

furieusement l'oreille des gens sincères.

Nous, ce sont tous les Messieurs Douteux, la famille, la tribu des Douteux, non pas la smala des Béni-bouffetoujours, mais la caravane des Béni-gagnetoujours.

Monsieur Douteux est le grand vainqueur ; jamais il ne perd, et jamais non plus il n'oublie de réclamer sa part.

Plus l'élection est chaude, plus Monsieur Douteux est exigeant.

Dans un comté où le candidat fut élu à la majorité d'une seule voix par 1592 bulletins, il vint 1591 électeurs demander une place sous le prétexte que chacun représentait la voix unique qui avait fait élire le député, mais ils furent bien déconcertés lorsque le candidat les mit tous d'accord en affirmant que seul le 1592<sup>e</sup> vote avait remporté la victoire. L'heureux possesseur de ce vote inappréciable, c'était lui-même qui, au dernier moment, avait déposé son bulletin pour sa propre candidature et assuré ainsi le triomphe de la bonne cause.

Ce que tous ces Messieurs Douteux ont fait un nez !

Mais ne troublons pas la joie de Monsieur Douteux ; il nage actuellement dans un océan de délices, compulsant les listes du service civil, faisant et défaisant les ministères, distribuant les honneurs.

C'est Monsieur Douteux qui accompagne les ministres en tournée, qui porte les cannes, les chapeaux et les bouquets ; c'est à lui, même, qu'on confie le soin de lire les adresses aux députés vainqueurs.

Car il faut bien un peu d'encens et de myrrhe ; le triomphe ne va pas sans les fumées accessoires !

La démocratie la plus forcenée y succombe, et cela se conçoit : la plume de paon qu'on nous passe sous le nez est si brillante et chatouille si délicatement !

Qui aurait le courage d'y résister ?

Amédée Thierry, le grand historien français, raconte qu'au temps où les Huns occupaient Padoue, un certain poète, appelé Marcellus, accourut du fond de la Calabre avec un poème latin composé à la gloire d'Attila. Il sollicita et obtint la faveur de le réciter devant lui. Ravis d'une circonstance qui leur permettait de fêter dignement leur hôte, les magistrats paduans préparèrent un grand spectacle, où furent conviés tous les personnages nobles et lettrés de la haute Italie.

Déjà la foule encombrait les gradins de l'amphithéâtre, et Marcellus commençait à déclamer ses vers au bruit des applaudissements, quand le front du barbare se rembrunit tout à coup. Le poète, suivant l'usage de ses pareils, attribuant une origine céleste à son héros, l'interpellait comme s'il eût été un dieu.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Attila hors de lui. Comparer un homme mortel aux dieux immortels ! C'est une impiété dont je ne me rendrai pas complice.

Et il ordonna que, sans désespérer, on brûle au milieu de l'amphithéâtre le mauvais poète et ses mauvais vers.

Qu'on se représente le désarroi de la fête, la surprise des spectateurs, qui n'osent remuer et voudraient bien être loin, les soldats huns chargés de brassées de bois qu'ils amoncèlent dans l'arène, puis le poète Marcellus étendu pieds et poings liés sur le bûcher, à côté de son malheureux poème. Déjà les apprêts étaient terminés et l'on approchait du bûcher les torches enflammées, lorsqu'Attila fit un signe :

— C'est assez, dit-il, j'ai voulu donner une leçon à un flatteur ; maintenant, n'effrayons pas les poètes véridiques qui voudraient chanter nos louanges !

Laissons donc, nous aussi, échapper qua-